Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 7

Artikel: Grenadier vaudois en 1803
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211100

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

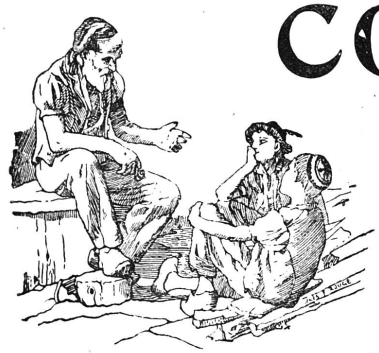
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

53me ANNÉE — N° 7. Samedi 13 février 1915.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 13 février 1915 : Le tonneau de Diogène (X. Y. Z.). — Le pont de Regollie-Mônet (Marc à Louis). — « Valaisanneries» du *Conteur* (Maurice Gabbud). — Ce qu'on écrivait il y a 36 ans. — Le bœuf gras.

Grenadier vaudois en 1803.[1]

(Uniforme bleu foncé; parements, col et passe-poils rouges; chapeau retroussé; buffleterie blanche; épaulettes et panache rouges. — Fusil à silex; sabre à poignée laiton.)

LE TONNEAU DE DIOGÈNE

D'un coin perdu, le 9 février 1915.

Mon cher *Conteur*,

Tu te demandes peut-être ce que deviennent tes amis sous les armes? Ils s'embêtent parfois joliment, tes amis, et ils ne sont pas les seuls. D'un bout à l'autre de l'armée, de haut en bas ou de bas en haut, comme tu voudras, il est des jours où l'embêtement est général. Elle ne reste cependant pas sans rien faire, l'armée; mais son activité, loin des frontières, est bien artificielle. Tu connais l'histoire de Diogène assistant au remue-ménage des Corinthiens quand ils apprirent l'approche de Philippe de Macédoine : les Corinthiens, raconte Rabelais, se hâtaient de fortifier leur ville et de s'exercer au métier des armes; chacun était au guet, chacun portait la hotte; les uns polissaient corselets, nettoyaient armets, morions, mailles, brassards, boucliers; les autres apprêtaient arcs, frondes, arbalètes, catapultes, pots, cercles et lances à feu; aiguisaient piques, hallebardes, lances, pertuisanes, massues, haches, dards, javelots, épieux; affilaient cimeterres, pistolets, virolets, dagues, couteaux, etc. Chacun exerçait son poignard, chacun dérouillait son braquemart (épée large et courte).

« Diogène, continue l'auteur de *Pantagruel*, Diogène les voyant en telle ferveur ménage remuer et n'étant par les magistrats employé à chose aucune à faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire; puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle (manteau) en écharpe, recoursa ses manches jusqu'aux coudes, se troussa en cueilleur de pommes, bailla à un sien compagnon vieux sa besace, ses livres et opistographes (brouillons écrits par devant et par derrière), fit hors la ville tirant vers le Cranie, qui est une colline et promontoire près Corinthe, une belle esplanade, y roula le tonneau fictil (fait d'argile) qui pour maison lui était contre les injures du ciel, et en grande véhémence d'esprit, déployant ses bras, le tournait, virait, brouillait, barbouillait, hersait, versait, renversait, nattait, grattait, flattait, barattait, battait, boutait, butait, tabussait, culbutait, trepait (trépignait), trempait, tapait, timpait (faisait sonner), étouppait, détouppait, détraquait, tricotait, tripotait, chapotait, croulait, élançait, chamaillait, branlait, ébranlait, levait, lavait, clavait, entravait, braquait, briquait, bloquait, tracassait, ramassait, clabossait, affétait, affûtait, bafouait, enclouait, amadouait, goudronnait, mitonnait, tâtonnait, bimbelotait, clabossait, terrassait, historiait, varlopait, chaloupait, charmait, armait, guisarmait, enharnachait, empanachait, caparaçonnait; le dévalait de mont à val, et précipitait par le Cranie; puis de val à mont le rapportait, comme Sisyphe fait sa pierre, tant que peu s'en faillit qu'il ne le défonçât. Ce voyant, quelqu'un de ses amis lui demanda quelle cause le mouvait à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tourmenter. Auquel répondit le philosophe qu'à autre office n'étant pour la république employé, il en cette façon son tonneau tempêtait, pour entre ce peuple tant fervent et occupé n'être vu seul cessateur et ocieux (désœuvré et oisif). »

Pareillement, au milieu des pays où l'on s'entretue sur terre, sous terre, dans les airs, sur l'eau et sous l'eau, la Suisse joue depuis six mois à la guerre; elle mobilise des troupes, les démobilise, les remobilise; les fait avancer, reculer, stationner, repartir, creuser des tranchées, construire des routes, élever des barricades, lancer des ponts sur les rivières; elle les exerce à manier canons, mortiers, mitrailleuses, fusils, pistolets, sabres et baïonnettes; elle leur apprend à guetter l'ennemi, à demeurer terré dans un fossé, ou à se lancer à l'assaut par bonds de cinquante mètres, la baïonnette au canon et, sur le dos, le sac avec tout son fourniment; bref, elle fait de son armée ce que Diogène faisait de son tonneau.

Note, mon cher *Conteur*, que nous ne murmurons pas. Les tonneaux ne murmurent que lorsqu'ils sont vides. Or, la Confédération, c'est une justice à lui rendre, nous nourrit convenablement. Nous ne nous plaignons pas de ces exercices, toujours les mêmes, ni du temps perdu, puisqu'il y va du salut de la patrie; mais, encore une fois, l'ennui nous gagne plus souvent que nous ne voudrions.

Il se dissipe comme par enchantement dès que nous sommes à l'extrême-frontière. Là, nous avons le sentiment de n'être pas inutiles et, pourquoi ne le dirai-je pas? le sentiment de notre valeur. C'est avec joie que nous faisons des rondes, que nous montons la garde, par des nuits sans lune, à des endroits où en avançant le pied nous touchons le sol de la France ou de l'Allemagne. Suivant à la lettre notre consigne, nous arrêtons les passants, nous faisant exhiber leurs laisser-passer; ceux qui n'en ont pas, retournent sur leurs pas; s'ils regimbent, nous les conduisons au corps de garde, où ils se débrouillent. Et puis, il nous arrive d'entendre tonner le canon, crépiter les mitrailleuses ou les fusils; d'apercevoir un avion, un ballon captif, la fumée d'un incendie; même, la semaine dernière, le hasard nous mit nez à nez, en quarante-huit heures, avec des cyclistes à pantalon rouge et des landsturmiens du grand-duché de Bade.

La première rencontre, nous la fîmes le long d'une clôture de ronces artificielles, derrière laquelle s'étend la partie de l'Alsace reconquise par les Français. Nous étions une patrouille commandée par un lieutenant. Soudain apparaissent, de l'autre côté des fils de fer barbelés, trois lignards portant chacun sur le havre-sac une bicyclette démontée et repliée roue contre roue. Les accidents du terrain ne leur permettaient pas de pédaler. A notre vue, ils se portèrent vivement de notre côté. Nous fîmes halte. Eux se trouvèrent bientôt à la barrière. C'étaient de beaux gars, nerveux et singulièrement agiles. D'un geste simultané, nous nous saluâmes, en portant la main à la casquette.

— Mon officier, dit à notre chef l'un des Français, sergent à la mine éveillée, me permettez-vous de vous demander si vous pouvez nous passer quelque journal de France ou de Suisse? Il y a huit jours que nous n'avons lu la moindre dépêche.

Notre lieutenant n'avait pas de quotidiens, mais ses subordonnés purent leur tendre la *Gazette*, la *Revue* et le *Démocrate* de Delémont. Il fallait voir la joie du trio! Après s'être entretenus encore un instant avec notre officier, ils s'éloignèrent de leur même pas souple et rapide, comme s'ils n'avaient aucun fardeau sur les épaules.

Deux jours après, à peu de kilomètres à l'est

[1] Extrait de l'intéressant ouvrage **Les Milices vaudoises**, par le major Frédéric Amiguet. — *L. Martinet*, éditeur, Lausanne.